

— Comment ! n'est-tu pas heureux ?

— Je pourrais l'être ; simple dans mes goûts, sans ambition et sans envie, je vivrais honnêtement avec le produit du petit champ que mon père m'a laissé, si seulement j'avais le cœur libre, mais...

— Tu es amoureux ?

— Oui, répondit Ulric en poussant un profond soupir, amoureux de la plus jolie fille de ce village, amoureux comme elle mérite qu'on le soit d'elle, amoureux fou !... Je parle de Claire, la fille du fermier Wagner, un ange ! de beaux yeux bleus d'une expression si douce, de longues tresses blondes, une grâce inexprimable !

Il aurait pu continuer sur ce ton pendant une heure ; George, à son tour, ne l'écoutait guère, habitué qu'il était aux calculs positifs, et comptant pour rien les perfections idéales. Il coupa court à la description :

— Maurice Wagner ! Je l'ai vu ce matin ; lui et sa femme Marguerite m'ont presque mis à la porte quand je suis venu leur proposer ma loterie. Il faut entendre leurs scrupules : Un jeu pareil ! c'est tenter Dieu ! Fi de la cupidité ! Et mille autres exclamations. Vraiment, je suis fâché que tu aimes une personne de cette famille-là. Pourtant ce fermier paraît assez riche.

— Voilà mon malheur ! répliqua George avec amertume ; Maurice Wagner possède une sorte d'aisance ; et moi, simple cultivateur, je suis trop pauvre pour devenir son gendre.

— Ah ! diable, mon cher, c'est l'histoire de beaucoup d'honnêtes garçons ! Mais quel rage avez-vous donc de devenir amoureux avant d'avoir fait fortune ? Moi j'attends... et à moins que je n'inspire une passion à quelque riche héritière, je ne songerai au mariage que dans une douzaine d'années. Cependant si la jeune fille est bien disposée en ta faveur...

— Oui, je le crois, elle a compris mon amour ; depuis trois ans je cherche à lui en donner tant de preuves !

— Tu étais donc admis dans la maison ?

— J'étais resté orphelin, tu le sais, et je n'avais encore que seize ans quand le père Maurice, un brave homme, du reste, me prit chez lui pour me donner l'instruction d'un cultivateur. Pendant un an je fus heureux de voir tous les jours la charmante Claire, et je m'étais si bien habitué que je ne pensais pas qu'une autre existence fut possible. L'aimer et penser à elle, tout en m'acquittant de mes travaux, c'était là, pour moi, le vrai, le seul bonheur ; mais le jour vint où mon apprentissage fut terminé ; alors, quand il fallut quitter cette maison, j'éprouvai un tourment que je n'avais jamais connu ; je ne voulus point me séparer de celle que j'aimais, et, dans mon désespoir, j'allai jusqu'à offrir de rester au service du fermier, non plus comme apprenti, mais... j'en rougis... comme valet.

— Toi, valet !

— Maurice se mit en colère, pensant que je n'avais pas de cœur, et refusa ma proposition ; je croyais n'en recueillir que de la honte, mais une autre me comprit mieux. Claire mesura le sacrifice que j'avais voulu lui faire ; elle sut apprécier mon dévouement, et dès ce jour-là, je crois, elle m'aima.

— Et tu as continué à la voir ?

— Maurice ne pouvait pas me fermer entièrement sa porte, à moi, le fils d'un ami. D'ailleurs j'avais, à force de soins et d'attentions, gagné les bonnes grâces de la fermière.

— Ah ! la mère aussi est dans tes intérêts ! Et tu n'as pas pu réussir ? Quand je pense pourtant que dans ces chiffons de papier que je tiens à la main il y a peut-être, si tu le veux, ta fortune, ton mariage, ton bonheur...

— Tais-toi, George, on va débiter de pareilles phrases au peuple, sur la grande place, de ce ton assuré que tu sais si bien prendre, mais crois-tu m'éblouir, moi qui réfléchis ; moi qui ai quelque bon sens, et qui calcule les milliers de chances